GÉRARD

Janichon

La Malédiction de la Rainha Filipa

ROMAN

ARTHAUD

Extrait de la publication

GÉRARD
Janichon

La Malédiction de la Rainha Filipa

ROMAN

Comment se reconstruire quand on a tout perdu, que l'on gît blessé, amnésique, entre la vie et la mort, sur un lit d'hôpital ? Pour reprendre pied dans le monde des vivants, Alexander Kleb n'a qu'une certitude au cœur : il appartient à la mer et à la glorieuse famille des conquérants portugais du XVe siècle. Soutenu par l'amour du docteur Emma Belcant, une jeune femme au passé flou, guidé par Voilmot, un commissaire de police lui-même chargé de lourds secrets, Kleb va mener une enquête délicate et devra affronter les souvenirs fantômes d'un navigateur oublié depuis cinq siècles.
Au cours de ce voyage initiatique qui le conduit de La Rochelle au cap de Bonne-Espérance, en passant par le Portugal, Kleb devra composer avec la destinée tragique d'Emma pour déchiffrer les mystères de son étrange mémoire. C'est au prix de ces épreuves qu'il pourra espérer mettre fin à son errance, sauver l'âme d'Emma et lever la malédiction qui les frappe tous deux. Sur fond d'action et de suspense, ce roman d'aventure résonne comme un hymne à l'amour et comme un défi aux forces implacables du destin.

Gérard Janichon *Gérard Janichon s'est embarqué en 1969 pour un tour du monde à la voile de cinq années, en compagnie de son ami d'école Jérôme Poncet. Il relate ce voyage inédit vers les pôles, le cap Horn et l'Amazone en publiant chez Arthaud les trois tomes de* Damien, *récit à succès auprès des passionnés de voile et d'aventure. Après différentes expéditions en équipage ou en solitaire, Gérard Janichon se consacre aujourd'hui à l'écriture d'ouvrages dédiés à la mer et aux grandes aventures.* La Malédiction de la Rainha Filipa *est son premier roman.*

ARTHAUD

12-WN Création Studio Flammarion Couverture : © Aaron Foster / Getty Images

La Malédiction de la Rainha Filipa

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Gérard Janichon

La Malédiction de la Rainha Filipa

Roman

ARTHAUD

© Flammarion, Paris, 2012
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0812-8985-7

Extrait de la publication

Prélude

« Notre peur la plus profonde n'est pas que nous ne soyons pas à la hauteur. Notre peur la plus profonde est que nous sommes puissants au-delà de toute limite. C'est notre propre lumière et non pas notre obscurité qui nous effraie le plus. Nous nous posons la question : "Qui suis-je, moi, pour être brillant, radieux, talentueux et merveilleux ?" En fait, qui êtes-vous pour ne pas l'être ? Vous êtes un enfant de Dieu. Vous restreindre, vivre petit, ne rend pas service au monde. L'illumination n'est pas de vous rétrécir pour éviter d'insécuriser les autres. Nous sommes nés pour rendre manifeste la gloire de Dieu qui est en nous. Elle ne se trouve pas seulement chez quelques élus, elle est en chacun de nous et au fur et à mesure que nous laissons briller notre propre lumière, nous donnons inconsciemment aux autres la permission de faire de même. En nous libérant de notre propre peur, notre présence libère automatiquement les autres. »

Nelson Mandela
(Extrait du discours prononcé lors de son intronisation à la présidence de la république d'Afrique du Sud, en 1994)

Extrait de la publication

Remerciements
Isabelle Martin Bouisset, agent éditorial.

Extrait de la publication

Première partie

La rencontre des ombres

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

La mémoire

La voix était proche. Dans l'obscurité de mon réveil, je ne parvenais pas à en situer l'origine. Elle était parfumée, c'est ainsi que je parvins à la définir. Oui, je sais, une voix ne peut être parfumée. Mais cette voix féminine sentait bon, elle était mon unique lien avec la vie et je percevais mieux son parfum que ses mots. Pas question que je l'abandonne sous le futile prétexte d'un qualificatif inadapté. Un parfum léger, pénétrant, attirant et suave comme une épice exotique qui ravit le palais sans qu'on parvienne pourtant à l'identifier. Mes sens fonctionnaient ! Je fus à peu près sûr aussi que la voix était brune. Et jeune. J'entendais à peine cette voix parfumée qui s'agitait à quelques pas de moi et je compris que je n'avais aucune chance de savoir à qui elle appartenait : l'ensemble de ma tête était enserré par un pansement épais qui me recouvrait même une partie de la bouche. Dans celle-ci, on m'avait glissé je ne sais quel ustensile de torture qui me descendait dans le larynx. La voix répéta sa question :

— Vous êtes réveillé. Vous m'entendez ? Ne cherchez pas à parler. Pas encore…

Je voulus néanmoins répondre, mais aucun mot ne parvint à sortir de ma gorge ; l'espèce de grognement que je tentais de pousser y demeura coincé. J'esquissai un mouvement

Extrait de la publication

du bras pour acquiescer et je sentis que j'avais les mains sanglées de part et d'autre d'un lit étroit sur lequel j'étais allongé. Amarrées fut le mot qui me vint à l'esprit, mais j'aurais été fort embarrassé s'il m'avait fallu en expliquer la signification. Ligoté, alors. Oui, c'est cela, j'étais ligoté sur un lit. Tout mon corps était bloqué dans une coquille solide, une sorte de carcan qui ne laissait dépasser qu'un seul pied dans lequel passaient quelques sensations parce qu'il frottait contre un tissu qui le recouvrait, un drap probablement. Le reste de mon corps me paraissait inerte et étranger. Aucune douleur, aucune souffrance, j'avais au contraire l'agréable impression que ce corps ne m'appartenait pas. Il flottait agréablement en état d'apesanteur, à proximité de la jeune voix brune et parfumée, ou quelque part dans cette pièce que je ne voyais pas mais que j'imaginais sombre et vaste. Un petit courant d'air frais se diffusait sous mes narines, et j'en ressentais le bienfait, comme si l'on m'avait rafraîchi d'un geste régulier à l'aide d'un petit éventail. Cet air pur masquait à peine d'étranges odeurs, tenaces et désagréables. Mon esprit paraissait tout juste sorti d'un rêve étrange et profond qui avait duré longtemps. Sans doute très longtemps.

L'une de mes premières pensées fut que j'étais brusquement revenu du royaume de la mort alors que l'on était sur le point de me momifier. J'avais laissé ma barque dériver au fil de l'eau pour accéder à l'éblouissement, j'en aperçus l'image fugitive. Mon souvenir s'arrêtait là. Ou bien se trouvait-on en plein rituel religieux, je ne deviendrais pas momie, on allait me retirer les viscères pour les placer dans un vase canope afin de préparer ma future réincarnation… Tout était possible, j'avais simplement du mal à concevoir une situation réaliste tant le monde que je percevais dans mon obscurité angoissante m'était inconnu et hostile. Pour l'instant, j'étais incapable de me souvenir de quoi que ce soit en dehors de l'image de ma barque dérivant au fil de l'eau. Après tout, il se pouvait que ce soit moi qui aie provoqué cette cérémonie, sait-on jamais ?

Extrait de la publication

La voix me détrompa :

— Ne vous agitez pas. Je suis le docteur Emma Belcant, l'un de vos médecins, je suis neurologue. Écoutez, vous êtes blessé, vous avez eu… un accident.

Un accident ? L'information était maigre, il m'aurait fallu d'autres détails pour comprendre de quoi il retournait. Blessé, oui, je le devinais. J'étais blessé, grièvement blessé, c'est certain, aveugle, paralysé, à demi mort. On m'avait amarré – ligoté – sur ce lit pour me tenir tranquille. Toutefois, au lieu de se concentrer sur une hypothétique recherche de souvenirs, mon esprit se faufila dans les méandres de la voix. Je l'avais entendue alors que je dormais, j'en fus certain. Elle m'avait accompagné dans mon voyage. Peut-être est-ce elle qui avait retenu la barque pour me conduire ensuite jusqu'ici ? À l'évidence, cette voix était le cordon ombilical de ma survie, elle constituait mon souffle de vie, c'est par elle que je respirais encore, plus sûrement que par le léger courant d'air qui me remontait dans les narines. J'aurais voulu que cette voix parle davantage. Je la trouvai presque feutrée, ferme cependant avec parfois des intonations hésitantes, un peu moins jeune que dans ma première estimation, une belle voix qui devait chanter juste. Je l'imaginai parmi un chœur et je fus pris de frissons. Je me vis devant ce chœur, le chant grave et puissant me pénétrait, mais en réalité je n'entendais que cette voix pure à la tessiture mélodieuse qui s'isolait de toutes les autres en m'émouvant jusqu'à l'âme. La voix et le chœur occultèrent tous les petits bruits de fond dont j'avais pris conscience juste avant, des espèces de petits couinements, sons brefs et aigus, trop réguliers pour être les cris d'un seul rongeur, peut-être un groupe de souris ou d'animaux inconnus se battant pour quelques rognures de fromage ? La voix s'adressait à moi, elle chantait pour moi, je pouvais sentir le souffle de son envol. Le chœur disparut à la seconde où la voix cessa de chanter et se remit à parler :

— Vous souvenez-vous… vous souvenez-vous… des circonstances ? demanda-t-elle lentement.

Extrait de la publication

Quelles circonstances ? Je m'étais éloigné de cette préoccupation. La vision du chœur m'avait rempli de joie et je mis un moment à en trouver la raison : mon esprit fonctionnait. Des empreintes subsistaient : la barque, ce chœur, cette voix, ces odeurs, ces quelques sensations, des mots que je comprenais, d'autres qui m'étaient peu familiers, inconnus sans doute. Je pouvais raisonner. Peu importe où je me trouvais, il n'était pas urgent de savoir ce que je faisais en ce lieu que je pressentais étrange, l'essentiel serait d'y associer les bonnes images, et tout s'éclaircirait. Je quittai la voix un moment, fermai les yeux sous les bandages qui les recouvraient et me mis à fouiller ma mémoire jusqu'en ses plus grandes profondeurs. Elle était vide ! Je possédais la raison, mais pas le souvenir. Ce qui m'apparut le plus clairement fut un océan immense, avec une longue houle à la respiration profonde, un océan qui m'encerclait tout entier sous un ciel totalement bleu. J'en aperçus les minuscules vagues qui surmontaient les ondes plus hautes de la houle, vaguelettes presque amicales ou facétieuses lorsqu'elles se dispersaient en bulles d'écume. Et, derrière, l'horizon immobile. Mon compagnon de vie. Le lien qui expliquait tout. En frissonnant, je compris que j'étais en route : depuis toujours, j'avançais vers cet horizon faussement figé. Je m'efforçai de demeurer dans ce songe afin de capter d'autres détails mais, à présent, je ne voyais que l'horizon, hypnotisé je le fixais comme pour l'engloutir peu à peu dans mon regard d'aveugle. D'un seul coup, en une seconde, je vécus la plus fébrile espérance, celle de la quête qui touche à son but, puis, la seconde suivante, le plus sombre désespoir, celui de la certitude de l'inaccessible. L'horizon que je croyais saisir reculait sans cesse, il s'échappait, il me conservait à distance, il me refusait la vérité qui se cachait derrière lui, il la défendait. Il était plus rusé, ce n'est pas mon regard qui l'engloutirait, l'infinitude qui m'encerclait allait se muer en gouffre insondable pour m'aspirer jusqu'aux plus sombres abysses. Or, cette vérité éclatante, je le sentais au fond de mon être, m'était essentielle

pour renaître à la vie du présent qui m'entourait. C'est pour elle que je n'avais pas embarqué sur la barque.

Une immense déception s'abattit sur moi. Le découragement de l'échec : je ne saurais jamais, je ne comprendrais jamais. J'allais mourir. Je quitterais la vie sans connaître qui j'étais et ce qui avait pu me conduire jusqu'à cette frontière de la connaissance qu'il ne me serait plus jamais permis de franchir ou même d'approcher.

Le brusque contact d'une main qui s'était saisie de la mienne, toujours entravée, me fit réagir et me replongea dans ma pénible réalité. C'était la main de la voix dont j'avais quitté le fil durant un moment, je pouvais en être sûr. La voix me posait des questions. Je notai sans surprise que la main était tiède, douce et rassurante, et remarquai que cette voix commençait souvent ses phrases par « écoutez ». Malgré mes efforts de concentration, le sens de son discours médical m'apparut abstrus. Trop de termes m'étaient étrangers et si je comprenais assez bien le langage, un français plutôt correct me sembla-t-il, la construction des phrases me parut curieuse et peu familière. J'avais déjà oublié le nom de mon interlocutrice et je n'avais pas compris son titre. Qu'attendait-elle de moi ? Pourquoi me questionnait-elle ? Ignorait-elle que je ne pouvais pas parler ? Non, elle le savait, elle l'avait dit avant toute chose. Elle le répéta :

— Ne vous agitez pas et ne cherchez pas à parler. Dès que vous serez plus calme, on vous retirera la canule que vous avez dans la bouche. Écoutez, je vais vous prendre un doigt, et le placer dans la paume de ma main. Pour répondre oui, appuyez une fois, pour non deux fois. Vous avez compris ?

À ma propre surprise, je parvins à remuer le doigt, et la voix parut plus joyeuse :

— Parfait ! Nous allons très vite progresser… Vous ne souffrez pas, n'est-ce pas ?

Deux pressions du doigt, non je n'avais pas mal. Je sentais mon corps meurtri, abîmé, ankylosé, légèrement

Extrait de la publication

douloureux en certaines parties mais non, je ne souffrais pas. Je fus même certain – sans toutefois en trouver la preuve par le souvenir – que j'avais connu bien pire !

— Écoutez, pour le moment, je voudrais seulement savoir si vous vous souvenez de ce qui vous est arrivé ?

Deux pressions, non, je ne me rappelais pas et, curieusement, cette énigme ne me préoccupait pas encore. D'autres questions plus cruciales recommençaient à me torturer l'esprit. L'océan, l'horizon… Comment le lui dire ? Je me mis à tapoter le creux de la main à petits coups rapides.

— Vous vous souvenez ?

Mais non ! Deux coups plus intenses. Non. Non.

— Désirez-vous savoir ? Savoir pourrait vous aider.

J'hésitai un moment, car une autre question avait surgi en moi : la mer, l'horizon, certes, mais moi, qui étais-je exactement ? Évoquer les évènements paraissait important pour cette voix et cette main. Je devais me montrer aimable et leur faire plaisir, je répondis par l'affirmatif. Je les sentis soulagées.

— Voici les faits tels que nous avons pu les reconstituer. La voiture dans laquelle vous vous trouviez a percuté un engin de chantier. Elle devait rouler à vive allure, car le chauffeur a été tué sur le coup. La voiture a pris feu, ce sont les ouvriers d'un chantier voisin qui vous en ont extrait. Vous êtes gravement brûlé sur tout le corps, vous souffrez de nombreuses fractures et d'un sérieux traumatisme crânien.

La voix hésita une seconde avant de se lancer :

— Votre cerveau… euh, vous avez subi une intervention assez lourde qui s'est bien passée, vous sortez d'un coma profond et nous devrons probablement vous y replonger artificiellement afin de pouvoir vous soigner efficacement. Sans douleur.

Comme si l'affirmation était importante pour elle, la voix ajouta encore :

— Mais vous vivrez ! Nous allons vous sauver, je ne vous laisserai pas partir. Comprenez-vous ?

Oui, je comprenais. Cette relation n'évoqua cependant aucune situation précise dans ma mémoire, je n'en possédais pas le souvenir, et je ne fus guère satisfait de la reconstitution que je parvins à tirer à partir des éléments qui m'avaient été fournis. J'imaginais un coche ou une calèche lancée à grand train dont les chevaux s'emballaient, puis heurtaient quelque chose, l'échafaudage d'une construction en chantier par exemple. Le malheureux cocher était projeté en l'air et retombait lourdement sur le pavé, l'échafaudage s'écroulait sur la voiture… Impossible cependant de me représenter à l'intérieur ou d'imaginer l'origine d'un feu capable de me brûler tout le corps. La voix se trompait certainement, ce n'est pas de moi qu'il s'agissait dans ce fiacre. Mais elle ne se souciait pas de connaître mon opinion. La voix paraissait libérée d'un poids, elle était moins formelle, son humeur semblait joyeuse désormais, elle s'adressait à moi en murmurant, comme on le ferait avec un ami très cher. Elle se montrait même bavarde, elle aurait probablement été déçue de savoir que je saisissais peu de ce qu'elle me racontait avec un tel entrain. Elle ne manquait pas de dire « écoutez » en débutant ses phrases, et elle les terminait souvent par « vous comprenez ? ». Elle me tenait toujours un doigt et je me gardais de l'interrompre en répondant par la négative, car rien n'était vraiment important, hormis cette image de l'océan. Je fus à nouveau convaincu d'une tragique confusion, la voix se trompait de personne. Comment le lui dire ? Fallait-il le lui dire ? Quelle importance ? Je finis par me désintéresser de ses propos, je les oubliais aussitôt entendus, la voix me berçait et je me laissai glisser vers une étrange torpeur. À chaque seconde le carcan qui me tenait le corps se resserrait davantage et la voix ne s'était aperçue de rien.

Je sentis brusquement les battements de mon cœur qui s'accéléraient, ils résonnaient dans ma poitrine et dans mes tympans, le vacarme devint assourdissant et ne cessa de s'amplifier. Je n'avais plus assez d'air ; en quelques secondes j'eus l'impression de m'étouffer, de m'asphyxier. C'est comme

Extrait de la publication

si une chaudière s'était brusquement allumée en moi pour embraser mes poumons. La température de mon corps paraissait avoir doublé, c'est tout mon être qui se consumait ! Le feu, mon Dieu, ce feu impitoyable qui me dévorait tout entier. Je me raidis, mon corps parut se tétaniser de la tête aux pieds. J'aurais voulu hurler, me débattre, ramper hors de ce brasier, mais on m'y avait attaché en plein centre comme pour être sûr que je n'en réchapperais pas. Avant de perdre connaissance, j'eus le temps d'entendre la voix qui criait des mots incompréhensibles et de sentir des gens qui se penchaient sur moi. D'étranges sonorités m'entraient dans les tympans. Je vis l'océan qui tel un miroir se dressait verticalement. Je partais, j'étais parti.

Rien n'était changé à mon réveil si ce n'est que tout est redevenu calme.

Combien de temps s'était écoulé et pourquoi n'étais-je toujours pas mort alors que l'océan s'était dressé à la verticale face à moi, furent les premières questions qui me vinrent à l'esprit. Oui, j'étais réveillé, mais je ne tenais pas à le faire savoir tout de suite, ni à la voix ni à personne. D'ailleurs, pour autant que je pus en juger, j'étais seul, il n'y avait personne autour de moi. Pas de voix parfumée, pas de main pour tenir la mienne. Seuls les petits sons aigus et exaspérants étaient encore présents. J'y prenais à peine garde. Mon corps ne me faisait plus souffrir, il paressait au contraire dans une fraîcheur apaisante, reposante, et je n'avais aucune difficulté à le contrôler, il suffisait de l'accompagner dans cet état de béatitude. Mon esprit s'était également calmé et ne semblait pas préoccupé par de navrantes pensées obsédantes. Plusieurs fois, j'eus l'impression de m'endormir, puis de me réveiller pour repartir aussitôt dans cette plaisante navigation sans écueil.

Un peu plus tard, il me sembla que la voix revint me parler, je crois que d'autres voix se mêlèrent à la sienne. Je ne suis pas sûr.

Extrait de la publication

La mémoire

Peu à peu, l'alternance de moments de lucidité et de totale inconscience se fit plus nette dans mon esprit. Je veux dire que je me sentis ou comme un dormeur qui perçoit distinctement ses rêves nombreux et fournis, ou bien parfaitement réveillé avec une clairvoyance presque totale. Cette alternance me fut grandement profitable, elle m'offrit le loisir idéal pour tenter de reconstituer le puzzle de mon passé récent et de mon présent. J'eus l'impression que des jours s'étaient écoulés depuis mon premier réveil, mais je n'aurais pu l'affirmer. Immobilisé, aveugle, je n'avais rien d'autre à faire qu'à me torturer la mémoire pour remonter le temps. Je crus que le sommeil me serait source d'indices précieux que l'éveil saurait ensuite mettre bout à bout. Je dus vite admettre que le résultat de cette démarche était décevant. Je m'aperçus néanmoins avec satisfaction que je n'étais plus soucieux d'établir qui j'étais. J'étais une ombre au royaume des ombres, cette certitude suffisait pour le moment. À part quelques images maritimes éparses et peu significatives, pour le moment rien de vraiment précis ne se dévoilait. Oui, l'océan, le pont en bois d'un grand navire, des mouvements de mer, et l'horizon. Mais rien de plus.

D'autres voix vinrent me parler. Par le jeu du doigt dans la paume, on m'encouragea au calme, à la patience… tout en m'exhortant à continuer cette quête fastidieuse des souvenirs. Personne ne semblait imaginer l'impossibilité, aussi solide qu'un rempart de pierres, contre laquelle mes efforts venaient se fracasser. En me questionnant régulièrement sur les retrouvailles avec mon identité, la voix que j'aimais en devint même harcelante. À chaque fois, je ne pouvais que murmurer « non » dans le creux de sa paume. Non. Rien. Le vide. Rien de ce qu'elle attendait, rien de ce qu'ils attendaient tous. Non, je ne parvenais pas à savoir qui j'étais, non je ne me souvenais pas d'un quelconque « accident », non je n'avais aucun indice, aucune piste pour renouer avec ma vie.

Au bout de quelque temps, de quelques jours – je ne saurais dire combien –, je pris conscience que je mentais. Je mentais un peu, à peine, par instinct, avec l'intuition

que ce mensonge par omission aidait à ma survie. Car il y avait une chose, une clause fondamentale qui se posait en préalable à tout aveu : je n'avais toujours pas saisi où je me trouvais. Un hôpital, m'avait-on expliqué. Certes. Des blessures profondes, des membres brûlés, mutilés, paralysés, mon cerveau mortellement touché, un état de mort, de « coma dépassé » (j'avais surpris une bribe de conversation entre deux personnes occupées à me soigner). Je priais Dieu de m'aider à comprendre quel genre d'hospice avait bien pu me recueillir pour y prolonger mon agonie. J'avais atteint la mort à plusieurs reprises, j'en étais sûr. Par quel miracle et par la grâce de quelle chimie m'avait-on ressuscité ? Quel était ce monde que j'avais abordé ? Je n'arrivais tout simplement pas à le concevoir. Je n'en voyais rien mais à force d'analyser les bruits, les murmures, les pas, les différentes sonorités des instruments ou des outils que l'on déplaçait autour de moi, mélangés aux petits éléments d'agitation furtive que je réussissais à capter puis à assembler, j'aurais pu, j'aurais dû parvenir à définir mon environnement, et même sans l'avoir connu auparavant, être capable de l'identifier. Or, il me demeurait totalement étranger. Retrouver mon passé me semblait moins essentiel que de comprendre mon présent. J'étais certain de posséder toute ma raison, mais je me trouvais prisonnier d'un monde stupéfiant, je me trouvais dans un ailleurs totalement inconcevable. À chaque fois qu'elle revenait dans mon esprit, cette pensée me terrifiait à un point tel que je crois que je perdis connaissance en plusieurs occasions.

J'ignore combien de temps s'écoula ainsi. Jamais je ne réussis à identifier un repère qui m'eût permis d'estimer le temps écoulé entre mes réveils et mes sommeils. Ceux-ci ne répondaient probablement à aucune logique, et même réveillé, je sentais mon esprit souvent si étrange que je finis par soupçonner que l'on m'enivrait ou me droguait, afin d'atténuer mes souffrances certainement. Pour m'occuper, je tentais parfois de déterminer si nous étions le jour ou la

Extrait de la publication

Table des matières

Prélude 7

Première partie
La rencontre des ombres

1. La mémoire 11
2. Le rendez-vous de Sagres 23
3. La nuit des trois secrets 55
4. L'Afrique 87
5. L'inconnu et le mystère 121
6. La passe de la Mort 155
7. La proximité du Paradis 181
8. Oiseau du large 215
9. Le sang d'Isabella 237
10. Retrouver Sagres 269

Deuxième partie
L'intimité de l'infini

11. Le marin du large 285
12. Décision 307
13. Le cap Saint-Vincent 323
14. Le parchemin 341
15. Le voyage en Afrique 357
16. Les retrouvailles 379
17. La vie sans mémoire 411

Du même auteur

Damien, Arthaud, 1973, 1974, 1975 ; AEJ 1994, Transboréal 1998, 2002, 2006, 2010
Voyage sans escale, Arthaud, 1983, Glénat, 1998
ABC de la météo, Arthaud, 1988
L'Île bleue, LN Éditions, 1993
Charcot, le gentleman des pôles, en collaboration avec Benoît Heimermann, Ouest-France, 1991
L'Aventure polaire française, en collaboration avec Christian de Marliave, Arthaud, 1997
Les Riches Heures de la voile, Mango, 2000
Atalaya, Transboréal, 2002
Le Parler marin, Voiles et Voiliers, 2009
Libertalia, Gallimard, 2011

Ouvrages pour enfants :

Alex et Monette à la conquête des pôles, Gallimard Jeunesse, 1999
Tempête sur un baleinier, Gallimard Jeunesse, 2000
Amazonas, Gallimard Jeunesse, 2001

Ouvrages collectifs :

25 ans de voiles, Voiles Gallimard, 1996
Le Livre de la mer, Larousse, 1998
Voiliers de toujours, Sélection du Reader's Digest, 1999
Marins et Tempêtes, Solar, 2000

N° d'édition : L.01EBNN000253.N001
Dépôt légal : juin 2012

Extrait de la publication